

Pierre Michel

Université d'Angers
michel.mirbeau@sfr.fr

Éléonore Reverzy, *Portrait de l'artiste en fille de joie. La littérature publique*, Paris, C.N.R.S. Éditions, novembre 2016, 344 pages

On sait que Mirbeau, dès ses *Grimaces* de 1883, clame que le journalisme n'est qu'une forme de prostitution et compare même son métier à celui des filles de joie, qui font leur persil dans les colonnes des journaux : « Le journaliste se vend à qui le paie. Il est devenu machine à louange et à éreintement, comme la fille publique machine à plaisir ; seulement celle-ci ne livre que sa chair, tandis que celui-là livre toute son âme. Il bat son quart dans ses colonnes étroites – son trottoir à lui – accablant de caresses et de gentils propos les gens qui veulent bien monter avec lui, insultant ceux qui passent indifférents à ses appels, insensibles à ses provocations »¹. La faute en incombe à la révolution industrielle, au capitalisme triomphant et à l'émergence d'une bourgeoisie d'affaires âpre au gain, qui utilise, sans le moindre scrupule, la presse (mais aussi le théâtre et l'édition), pour gagner de l'argent, ou conquérir le pouvoir, ou exercer une pression sur les gouvernements, ou encore se mettre à l'abri des poursuites judiciaires, quand ce n'est pas carrément pour exercer des chantages rémunérateurs. Or, tout au long du XIX^e siècle, il y a interpénétration du monde de la presse et de celui de la littérature, et ce sont les mêmes noms que l'on rencontre au bas des articles des journaux, sur les affiches des théâtres ou sur les couvertures des romans. Dès lors, il est logique de se demander si l'homme de lettres, figure nouvelle de tâcheron, professionnel de l'écriture, qui succède aux écrivains d'autrefois, « bien nés » ou dotés de rentes les mettant à l'abri des soucis pécuniaires, ne serait pas lui aussi, de par la force des choses, l'équivalent d'une fille de joie : il est également soumis à des exploiters fortunés et à l'inexorable loi du marché et obligé, pour assurer sa pitance quotidienne, d'aguicher et de séduire le lectorat des romans et le public des théâtres, en recourant à la réclame (rebaptisée publicité par la suite) et à des procédés et artifices qui ont fait leurs preuves, et de contribuer ainsi, en vendant sa plume et en prostituant son talent, à l'abaissement de la littérature et à la crétinisation d'un public toujours plus nombreux. C'est précisément contre cette condition dégradante et frustrante de l'écrivain que Mirbeau n'a cessé de se dresser,

¹ O. Mirbeau, « Le Chantage », *Les Grimaces*, 9 septembre 1883.

en incitant ses confrères, « prolétaires de lettres », à se révolter « contre l'infâme capital littéraire ». Et c'est cette transformation liée aux conditions sociales, qu'étudie ici Éléonore Reverzy.

Pour ce faire, elle a tout lu et tout écumé pendant cinq ans, de la littérature du dix-neuvième siècle, depuis les années 1820-1830 jusqu'au tournant du siècle, de la littérature haut de gamme et abondamment étudiée, bien sûr, à commencer par Balzac et Zola, mais aussi quantité d'ouvrages de seconde zone, tombés dans l'oubli, qui, traitant peu ou prou de la prostitution au sens littéral du terme aussi bien qu'au sens figuré, lui fournissent une masse de matériaux pour illustrer la métaphore de l'écrivain en fille de joie. Marchant sur ses deux jambes, elle s'attache parallèlement à situer l'écrivain du siècle dans le cadre de l'évolution continue des conditions économiques et sociales (et aussi techniques) et à en chercher le reflet dans des fictions de la prostitution, qui expriment le plus souvent la nostalgie d'un âge d'or, où l'écrivain était davantage reconnu et honoré pour ses véritables mérites. Le thème de la prostitution dans le roman n'est plus alors le simple symptôme d'une société bourgeoise vouée à une marchandisation généralisée, il est aussi une clé pour mieux comprendre les motivations des romanciers et les attentes et les désirs d'un public en constant renouvellement et en proie, selon Valéry Larbaud, à « ce vice impuni, la lecture ».

Octave Mirbeau, lui, ne partage pas ces regrets, teintés d'aristocratie et de mépris pour le peuple, de nombre de ses confrères. On sait que, partant du même constat, il aboutit à une conclusion diamétralement contraire : d'une part, le devoir, pour l'écrivain digne de ce nom, d'être complètement de son temps et de participer, avec les moyens littéraires dont il dispose, à la conscientisation de masses largement aliénées ; et, d'autre part, le devoir de mener le bon combat pour une véritable éducation émancipatrice des esprits des enfants, pour des universités populaires et un théâtre populaire qui poursuivent cette éducation chez les adultes, pour un art qui soit une source d'émotion pour tous, et pour une littérature qui, au lieu de simplement divertir et d'interdire toute pensée critique, vise au contraire à dessiller les yeux des « aveugles volontaires ».